

# Ce que j'attends de la formation des enseignants : « imaginer pour apprendre »

**Valérie Marty**

J'ai trente-quatre ans et je suis professeur de productique depuis neuf ans. Parcours scolaire sans faute, j'ai été ce qu'on appelle "une bonne élève". Deux années de galères pour décrocher l'agrégation de génie mécanique et ouf, je passe enfin de l'autre côté du bureau. Premiers élèves, premiers collègues, je suis surprise de la facilité avec laquelle j'évolue dans ce « nouveau » monde. J'ai l'impression de connaître mon métier sur le bout des doigts. Ce que je vis tous les jours dans un lycée technique du sud de la région parisienne me le confirme ! Je suis appréciée de mes collègues, de la direction, bien notée et j'ai de bons contacts avec mes élèves.

Au bout de cinq ans, ça ne va plus. Je m'entends très bien avec mes élèves mais je n'arrive pas à leur faire « apprendre », j'ai devant moi des cerveaux embourbés. Je ne peux pas me résoudre à hurler aux loups comme les autres : ils sont nuls, c'est la télé, la société de consommation... Mais le constat est là : je suis une « bonne prof » et mes élèves n'apprennent pas. Je n'entrevois absolument aucune solution puisque je fais ce qu'il faut : beaux cours, beaux Tps, je prends du temps pour expliquer, réexpliquer... Je suis à deux doigts d'accepter cette vérité de salle des profs et de conseil de classe : faute à on ne sait quoi, les élèves d'aujourd'hui sont beaucoup plus nuls qu'il y a 10 ans...

## **L'électrochoc**

Heureusement une rencontre me cueille juste avant que je ne rejoigne la meute. Avril 2005 : première visite dans le lycée professionnel où je sévirais à la rentrée. La demi-section d'élèves de Bac Pro que mon futur collègue encadre est en plein boulot et m'explique que leur prof est « en réunion pédagogique » (!) avec le chef des travaux. Gentils, polis et apparemment travailleurs, première surprise ! Je tombe sous le charme, non pas de mon nouveau collègue, vieux et dégarni, mais plutôt de ses élèves ! J'ai devant moi une douzaine de cerveaux en ébullition. Un cerveau ou deux je trouverais cela normal : ce sont les « bons élèves » de la classe. Mais TOUS les cerveaux, c'est un rêve ! Je me pince, je me frotte les yeux. Ce prof est un magicien, un chaman, peut être même un sorcier. Il a sans aucun doute des pouvoirs et doit user de magie noire pour obtenir un tel résultat. Je suis complètement déstabilisée par sa façon de faire mais absolument séduite. Je ne comprends rien mais je veux savoir. Et c'est à ce moment là que j'ouvre, toute grande, la porte du monde que je regardais depuis si longtemps par le judas : le monde de l' « APPRENDRE ». Non seulement j'ouvre cette porte, mais je choisis de la franchir et je découvre qu'enseigner n'est pas une vocation mais un métier et que permettre aux élèves d'« apprendre à apprendre » ça s'apprend ! Depuis trois ans j'apprends !

## **Pourtant, j'avais déjà reçu une formation !**

Les concours de recrutement (agrégation, capes...) sont essentiellement basés sur les connaissances. Quelle entrée en matière ! Nous serons des professionnels de l'apprentissage et nous sommes recrutés sur notre capacité à ingurgiter des informations.

Je suis heureuse dans le lycée où je suis nommée, mon tuteur est sympathique, son contact avec les élèves est très bon. Les trois jours par semaine que j'y passe sont riches en discussions et en expériences. Leurs pratiques sont très « classiques »... Une heure de cours magistral qui permet d'aborder les notions qui seront nécessaires pour faire les TP « tournants » et une séance qui se rapproche plus de la correction que de la synthèse ! Je me sens très à l'aise parce que cette façon de faire se rapproche très fortement de la conception que j'ai de l'enseignement qui est particulièrement bien enracinée dans ma tête puisqu'elle résulte de vingt-cinq ans de pratique en tant qu'élève et d'un certain nombre d'années d'observation... Deux jours par semaine, nous nous retrouvons sur des bancs d'école. Certains intervenants de l'IUFM ne sont pas à la hauteur de l'enjeu. Imaginez qu'on vous propose une formation sur le vidéo projecteur et que le formateur vous en explique les avantages, les inconvénients, les possibilités, le fonctionnement avec ... un tableau noir et une craie ! On nous parle de pédagogie en utilisant essentiellement le cours magistral ! Ces deux jours de formations ne font pas le poids comparés aux trois jours que je passe dans le lycée. Tout cela m'ennuie et n'a pas de sens. Avec du recul je crois même être devenue, pour un an, une « mauvaise élève » (à vingt-cinq ans, il y a un début à tout !) : je discute au fond de la classe, je ne fais pas mes devoirs et je suis revêche voir insolente ! Je pensais connaître le métier, mais c'était faux. J'avais plein de choses à apprendre, mais je n'en étais absolument pas consciente. J'ai sans doute reçu des informations, des mises en gardes, mais je suis passée à côté.

## Se remettre en question

Suis-je sujette au dédoublement de personnalité ? « Bonne » ou « mauvaise » élève ? J'ai très envie de répondre qu'il n'y a pas de bons ou de mauvais élèves mais seulement des situations d'apprentissages inadaptées à la situation de l'apprenant. Cela signifie que je considère que cette situation d'apprentissage professionnelle n'était pas adaptée à ma petite personne et que le formateur n'a pas veillé à ce que la situation me motive et ait du sens pour moi. En plus d'insolente, je suis devenue exigeante.

Cette exigence je la laisse maintenant à mes élèves. Je veux qu'ils exigent de moi, non pas la perfection dans les situations d'apprentissage que je construis pour eux mais en tout cas la recherche incessante de la perfection. Je rappelle que nous avons à faire à des enfants même si ce sont des grands garçons de seize à vingt-deux ans. Nous n'avons pas à attendre d'eux des contres parties (gentillesse, attention, travail...) aux efforts que nous déployons pour leur faire « apprendre », de la même façon que nous n'attendons rien en retour de l'amour et de l'attention que nous prodiguons à nos enfants. Tant qu'ils n'écoutent pas, tant qu'ils ne travaillent pas, tant qu'ils ne progressent pas, c'est à nous de tout faire pour que ça change.

On me confie des enfants que je dois aider à s'auto-construire, et je suis payée pour ça. Cela signifie que je ne suis pas rémunérée pour faire un programme, ou pour transmettre des connaissances... Je touche un salaire pour apprendre à un jeune homme de dix-huit ans, que s'il souhaite garder des cheveux longs, il faut les laver deux fois par semaine. Je suis payée pour dire bravo à l'élève de première bac pro qui vient de pondre une vingtaine de pages sur l'adéquation entre la forme de la pièce qu'il est en train de concevoir et le matériau choisi pour garantir la résistance mécanique nécessaire. Je suis payée pour canaliser l'hyper actif de service et pour faire s'exprimer le muet. Et en plus de tout ça, je suis payée pour qu'ils atteignent les compétences décrites dans le référentiel de leur formation (la mécanique) et aussi, et surtout, dans le référentiel du socle commun (les cheveux gras).

Je pensais que mon métier était de transmettre des connaissances aux élèves, c'est-à-dire mettre en forme mes propres connaissances le mieux possible pour que les élèves puissent l'apprendre. Comment ai-je pu me tromper à ce point ? Je suis en colère contre toutes les personnes qui ont été « responsables » de ma formation. Pourquoi ne m'ont-elles pas fait comprendre que j'étais sur une fausse route ? Pourquoi ne m'ont-elles pas forcée à ouvrir les yeux ? Je découvre à trente-quatre ans que mon métier est de construire des situations d'apprentissage (un lieu, des ambiances, des matériels, des organisations, des personnes, un état d'esprit, une chronologie, des documents...), pour mettre les élèves dans une situation où ils vont pouvoir apprendre. Mais apprendre n'est pas « apprendre les informations que je vais leur donner », ce n'est pas « apprendre par cœur ». C'est quelque chose de plus fort, c'est acquérir des compétences, se construire des savoirs savants (connaissances), s'approprier des savoir-faire (habiletés, démarches), des savoir-être (attitudes), des savoirs sur le savoir (réflexion sur ce que j'apprends et comment je l'apprends). C'est « apprendre » qui

rend compte de la richesse du processus, qui dépasse la simple acquisition de connaissances : comprendre, tisser des liens entre connaissances, en mémoriser de nouvelles, découvrir, acquérir de l'expérience, mobiliser son savoir...

Quand on a défini ainsi notre métier, n'a-t-on pas tout dit ? J'ai parlé de *construire*. On construit avec des briques, on construit avec une variété infinie de matériaux et surtout on construit différemment en fonction du besoin (cabane, palace, maison antisismique, immeuble...). La *construction* doit être permanente. On n'utilise pas des éléments clés en main, nous devons, nous aussi, être des architectes. Je parle ensuite d'*apprentissage*. Ce n'est pas ce que je vais faire apprendre qui est fondamental mais bien comment fonctionne l'apprentissage. Pourquoi des élèves apprennent bien et pourquoi d'autres ont plus de difficultés ? Comment moi-même ai-je appris ? Comment les aider à construire leurs propres apprentissages ?

La formation des enseignants doit d'abord être une déconstruction, une mise en déséquilibre très importante. On doit amener les futurs profs à se poser des questions, à remettre en cause toutes les idées qu'ils peuvent avoir sur le métier. Ensuite, la reconstruction sera nécessaire. C'est un processus lent, long, fastidieux (c'est un processus d'apprentissage !). C'est un processus qui ne peut se faire sans l'aide de formateurs absolument conscients de ce qui est en train de se jouer (déconstruction puis reconstruction). C'est un processus périlleux qui doit être maîtrisé à chaque instant pour ne pas courir à la catastrophe (trop forte - ou trop légère - la déstabilisation entraînant une impossibilité de reconstruction...). Les formateurs vont se transformer en chercheurs du secteur nucléaire qui espèrent obtenir un maximum d'énergie sans risquer l'explosion atomique.

Voilà la situation que je souhaite vivre :

**J'observe** des enseignants construire des situations d'enseignement pour des élèves. **J'observe** les formateurs construire des situations d'enseignement pour ma propre formation d'enseignante. **Je subis** en tant qu'élève les situations de formations mises en place. Et enfin, **je mets moi-même en place** des situations d'enseignement pour mes élèves. Et bien sur, j'**analyse** tout ça. Je suis à la fois observatrice, objet de recherche et chercheuse. De la même façon que l'apprenti tailleur de pierre apprend de l'observation d'un compagnon chevronné et de ses propres essais, je veux observer et expérimenter les informations que je reçois. Tout simplement je veux vivre des situations d'apprentissages très riches qui me permettent, voire qui me forcent (parce que je risque de résister !!) à déconstruire les fausses conceptions que je peux avoir de l'enseignement. Je veux vivre des situations d'apprentissages très riches en contenu bien sûr mais aussi (et peut être surtout) dans leur forme qui me permettent de reconstruire une nouvelle conception de mon métier et de l'apprentissage.

Une partie des enseignants est capable de remettre en cause, **seuls**, ce qu'ils ont vécu en tant qu'élèves, parce que leur parcours de vie, leurs expériences les ont amenés à faire autrement. Ils avaient une autre conception de l'enseignement et donc se sont formés, seuls, pour la fortifier, la peaufiner. On peut reprocher aux autres collègues de ne pas en faire autant. Et d'ailleurs pourquoi ne le font-ils pas, puisque qu'en plus ils ont des problèmes avec les élèves ? Peut être parce que leurs conceptions sur l'apprentissage des élèves sont trop fortes et qu'il faut les aider à les déconstruire pour en construire des nouvelles.

En seconde, j'ai rencontré les premières difficultés de ma vie d'élève. Mais à cette époque, poussée par l'amour propre j'ai mis en place, seule, des stratégies d'apprentissage pour réussir. Elles m'ont permis de réussir à l'agrég après des années de tests, d'amélioration... J'étais persuadée que mes élèves n'étaient pas plus bêtes que moi et qu'ils pouvaient donc en faire autant ! Ce que je n'avais pas compris, c'est que j'avais la chance de trouver un sens à l'école, que la situation d'élève était pour moi motivante, que j'avais des capacités d'auto-évaluation qui me permettent plus facilement de construire, seule, des nouvelles stratégies d'apprentissage et de les tester et que c'était mon premier échec en seconde, et la réussite n'a pas trop tardé, donc pas d'impuissance apprise (très fréquente chez nos élèves en difficultés).

Ce que j'ai vécu en tant qu'élève ne me sert pas à grand-chose, puisque j'étais une « bonne élève ». Les « bons » éléments de la classe sauront en faire autant, mais alors que faire avec ceux qui ont des difficultés ?

Et voilà le cœur du problème, du vrai problème. Nous pouvons avoir une maîtrise de haut vol de la matière enseignée, à quoi cela sert-il, devant **LE** problème ? Et bien à rien ! Mes élèves font des progrès depuis que j'ai réalisé que mon temps de formation devait être consacré en grande partie à la

pédagogie et pas aux dernières technologies, que mes élèves sont capables aujourd'hui d'aller chercher des informations et de construire leur propre savoir (d'en savoir plus que moi !) si je suis capable et si j'ai la volonté de le leur permettre.

## **Epilogue**

J'ai la chance inouïe de vivre ça depuis trois ans. Mes élèves ont leur cerveau en ébullition, ils ne s'ennuient pas, ils produisent énormément. Pourquoi ? Parce que moi aussi je suis en ébullition. Nous sommes tous en formation. La seule chose que je sais, quand j'arrive en classe, c'est que je suis dans la peau d'un scientifique gérant un super laboratoire. Que tous mes apprenants sont dans la même situation que moi, ils recherchent, ils tâtonnent, ils tentent, ils réalisent et écrivent. Que tous ces travaux sont enregistrés, analysés et nous permettent, tous ensemble, de progresser au milieu d'une ambiance d'une richesse incroyable.